

cinélatino
25^e rencontres
de Toulouse
15 > 24 mars 2013
www.cinelatino.com.fr

LYCÉENS ET ÉTUDIANTS ONT ÉCRIT SUR LA RÉALISATRICE...

Carmen Castillo : un pays, une femme, un destin

Une femme face à l'oubli. Cet oubli que les dictatures latino-américaines ont voulu rendre effectif et légal, à travers des lois ou des décrets qui consacrent l'impunité des militaires, responsables de crimes contre l'humanité. L'histoire de cette femme est celle de toute une génération déterminée à ne pas être expulsée de l'histoire, et qui lutte pour un passé qui fasse vivre le futur.

Une femme calme, très calme, au visage impassible, on ne sait s'il est apaisé...Calle Santa Fe, cette rue de Santiago, marquera à jamais la vie de cette femme militante, Carmen Castillo. Il y a un avant et un après. Et la vie continue, c'est peut-être cela aussi le plus terrible mais aussi le plus merveilleux. Comment l'on passe d'une réflexion tournée vers le passé, vers le traumatisme toujours sous-jacent, à une pensée tournée vers le futur. La réponse que le film esquisse est une nécessaire complémentarité entre ce passé et ce futur. Entre la vie et les morts. « Les morts sont une excellente compagnie » lance-t-elle dans un sourire, « il ne faut pas avoir peur des morts ». Dans cette rue Santa Fe, son compagnon, son amour, son camarade, Miguel Enriquez, dirigeant du MIR (Movimiento de Izquierda Revolucionario) vit clandestinement avec elle, pendant dix mois, dans une maison, avec leurs deux petites filles. Et puis un jour, le 5 octobre 1974, un jour banal pour les autres peut-être, sa vie bascule. Ils sont dénoncés. Les militaires débarquent et détruisent. Ils détruisent une vie, celle de Miguel et en partie aussi celle de Carmen Castillo, enceinte, blessée par une grenade. Elle doit s'exiler. « Ne remettez plus jamais les pieds au Chili ou c'est la mort », c'est ce que lui ordonne les militaires, obligés de trouver un compromis face aux pressions internationales. Tant d'autres seront simplement éliminés, et niés dans leur humanité la plus profonde.

Dans *La Flaca* Alejandra, premier film de la cinéaste, sorti en 1992, elle tente de comprendre, de se tourner vers celle qui a permis aux militaires de savoir où ils étaient cachés. Marcia Merino, la plus jeune dirigeante du MIR, qui, sous la torture, parle...et révèle. Comme une reconstitution de situations auxquelles les militaires ont obligé « *La Flaca* » à participer : se promener en voiture dans les rues de Santiago pour reconnaître des militants, ensuite arrêtés, le film choisit de filmer Marcia en partie dans une voiture, en traversant les rues, avec à ses côtés Carmen Castillo qui demande, qui interroge et s'interroge. Ce n'est plus un bourreau qui est aux côtés de *La Flaca* mais une ancienne camarade, une femme brisée qui s'est reconstruite.

Toute la question est : qui a le droit de juger ? Haïr serait si simple. Comprendre est immensément plus difficile, plus douloureux. À la question, pourquoi avoir parlé, même sous la torture, alors que d'autres militants et militantes se sont tus, parfois jusqu'à la mort, Marcia Merino, répond simplement : « j'étais plus fragile que les autres, j'étais faible ». Carmen face à cette femme, devenue emblème de la trahison, ne pose pas de questions inutiles. Il suffit de

revenir dans cette toute autre maison, une petite maison du centre de Santiago, celle où des dizaines, peut-être des centaines de personnes ont été torturées, pour que Marcia revive, explique, presque mécaniquement parfois, comment d'un être humain digne, les militaires arrivent à vous transformer en quelque chose d'indescriptible, un être soumis et sans volonté. Et puis la manipulation, la torture psychologique, que peut-on y comprendre quand on ne l'a pas vécue ?

Puis dans le film « Rue Santa Fe », on chemine aussi avec Carmen, en pensée et en action, vers un avenir. Du désir profond de récupérer cette maison, cette maison du bonheur pour Carmen, lieu si hautement symbolique, on comprend avec elle que ce n'est plus la priorité pour la nouvelle génération de militants. Et au lieu de se braquer, toujours elle essaie de comprendre et d'avancer. Quelle militance au Chili, face à cette censure collective, qui reste prégnante dans les esprits malgré le retour à la démocratie en 1990 ? Ce documentaire – Rue Santa Fe – bouleverse. Et puis, plus important peut-être encore, il questionne. Sur le devoir de mémoire, devoir non pas mortifère mais appel à se rappeler, à ne pas oublier, effectuer un mouvement contraire à celui que les militaires ont opéré : écraser la vie. La rendre alors plus forte, plus puissante. Rassembler les forces vives, « la joie d'être ensemble » comme le rappelle poétiquement Carmen Castillo. Pour elle « sans engagement, il n'y a pas de joie, il n'y a pas de vie ». Elle aura mis cinq ans pour réaliser ce film, cinq années qui lui auront permis d'avancer, en même temps que le film, d'évoluer et de reconstruire un présent tourné vers le futur...Auto dissout en 1989, le MIR continue d'exister peut-être, ou du moins ses idées, son désir de justice sociale, à travers d'autres luttes. Les manifestations d'étudiants en 2011, avec des milliers de personnes qui descendent dans la rue pour réclamer la gratuité de l'enseignement en sont – peut-être – une illustration. Dans un pays ultralibéral comme le Chili, ces luttes prennent tout leurs sens, se renouvellent, et montrent que, malgré toutes les douleurs, la résignation ne sera jamais un mot « digne ».

Jeanne Longué

IEP